

Famille Chrétienne

22/11/2008 - n°1610

Reportages et enquêtes

Moine des cités

Promis à une brillante carrière dans les affaires internationales et dans la politique, ce Franco-Américain de 47 ans vit aujourd'hui dans les quartiers nord de Marseille depuis onze ans. C'est là qu'il a fondé une fraternité étonnante, un monastère au cœur de nos banlieues.

Benjamin Coste

De l'oratoire de l'appartement, on entend tout. Les gamins qui déboulent du troisième étage dans la cage d'escalier en braillant, et leur mère hurlant à son tour de baisser d'un ton ; la musique sourde crachée par l'autoradio dopé d'un grand ado cramponné à son volant comme à une batte de base-ball ; les accents kabylo-marseillais de vieux jouant la partition du «c'était mieux avant». Le brouhaha du quartier se mêle sans dissonance à la psalmodie d'Henry, Karim et Jean-Pol qui emplissent la pièce du modeste T4 dédiée uniquement à la prière. Leurs regards pleins de piété convergent vers un Christ en croix, celui des moines de Tibhirine, assassinés en Algérie. En dessous, une statue de la Vierge Marie, quelques bougies et un évangile en langue arabe. Par le chant, les trois hommes présentent à Dieu la vie de leurs voisins de la cité Saint-Paul, à Marseille. La supplique de ces moines monte au rythme de l'encens et, comme lui, caresse la paille japonaise des murs de l'oratoire. Pour les trois moines, pas de robes de bure mais des jeans et des polos sobres. «Pour nous, l'habit ne fait pas le moine. L'habitation, si.»

Henry Quinson, 47 ans – il en fait dix de moins –, est à l'origine de la Fraternité Saint-Paul, cette étonnante fondation monastique en milieu urbain (voir encadré). Sec et élancé, l'homme aux immenses lunettes rondes et au sourire immaculé n'avait jamais mis les pieds à Marseille avant d'y installer sa communauté. D'une mère française et d'un père franco-américain, le petit Henry (il mesure aujourd'hui 1,94 m) a grandi dans la banlieue aisée de New York. «Une famille géniale !», explique le sympathique fondateur, qui n'a jamais raté une année d'études.

Brillant, Henry gère à 26 ans, avec quatre autres jeunes traders, un portefeuille de 15 milliards de dollars pour Indosuez, soit l'équivalent, à l'époque, du budget d'un pays comme la Tunisie. Opérateur sur les marchés d'options en devises, il traite le matin avec New York et le soir avec Tokyo : «Un travail passionnant mais stressant».

«Pour mon Dieu, je dois tout abandonner»

Socialement, Henry est au sommet. Le golden boy vit dans un agréable appartement de l'avenue Bosquet, au cœur du VII^e chic de Paris. Avec vue sur la tour Eiffel et femme de ménage. La concurrence cherche à s'attacher les services de cette étoile montante des salles des marchés. «En 1989, je me retrouve dans un avion pour Londres. Je dois rencontrer le grand patron new-yorkais des opérations de trésorerie internationale. Dans une main, je tiens une coupe de champagne ; dans l'autre, mon psautier que j'ai tiré de mon attaché-case. "Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube : mon âme a soif de toi..." Je me demande quelle est ma soif la plus profonde. Suis-je vraiment désaltéré ?»

Car Henry n'est pas homme à croire ni en Dieu ni en diable. Ses parents, catholiques, l'ont élevé dans la foi (un des frères d'Henry est d'ailleurs prêtre à Paris). Plus jeune, il fréquente la trappe de Soligny, l'abbaye d'Hautecombe, celle de la Pierre-qui-vire, le monastère Saint-Honorat sur l'île de Lérins... «Quand j'étais plus jeune, mon aumônier disait à mes parents que je serais soit évêque soit homme politique», se souvient, amusé, celui qui a défendu la candidature de Raymond Barre à la présidentielle de 1988. Il a d'ailleurs gardé quelques amitiés dans la sphère politique.

Et puis, il y a ce dimanche de janvier 1989. «J'ai eu comme une illumination, une émotion spirituelle très puissante.» Depuis ce jour, Henry prie avec une régularité qui le sidère à tel point qu'il se demande s'il n'est pas appelé à une forme de vie religieuse. «Prêtre, moine ou quelque chose comme cela...» Suivent quelques mois de discernement, jusqu'à ce lundi matin 16 octobre 1989. Henry écrit dans son journal de bord : «J'ai prié ce matin. Je pleure. Il me semble qu'il n'y a plus de compromis entre ma faible volonté de richesse, de pouvoir et de tendresse humaine, et la puissante volonté de mon Père, qui m'attire à lui par son Fils et en son Esprit. C'est complètement fou : je dois tout abandonner pour lui». Quelques heures plus tard, Henry est dans le bureau de son patron : il démissionne. Ses collègues sont abasourdis. «Je me souviens également de la jubilation de certains, une forme de soulagement de voir qu'un homme pouvait avoir un autre but dans la vie que la course à l'argent.»

Henry quitte la banque, ses dollars, Paris et le confort de son appartement pour entrer à l'abbaye cistercienne de Tamié, en Savoie, sa cellule froide et étriquée et sa fabrique de fromages. Une «descente sociale volontaire». Il part en paix bien que ne sachant ce qui l'attend. «J'ai l'impression d'être propulsé à 300 km/h sur une montagne russe, à l'envers, en plein virage : je ne maîtrise plus rien !», écrit-il dans le livre qui retrace son histoire (1). Dans sa prière, une mystérieuse vision survenue quelques semaines auparavant : «Je me suis vu faisant l'école à des enfants maghrébins à Marseille».

Henry va passer sept années de sa vie à Tamié. Sans jamais vraiment s'adapter au rythme exigeant imposé par les constitutions trappistes et notamment ses réveils quotidiens à 3 h 15. Physiquement épuisé, il doit se résoudre à quitter l'abbaye et trouver un autre lieu où vivre sa vocation religieuse. Et toujours le souvenir de cette vision : les enfants maghrébins, Marseille...

Après avoir «prospecté» dans diverses communautés, Henry découvre à Marseille la Fraternité missionnaire de la Renaude, créée par d'anciennes Filles de la charité, qui assurent un accompagnement scolaire et la catéchèse auprès d'enfants d'origine maghrébine et gitane.

Le moine arrive pour un stage sur les bords de la Méditerranée, imprégné des écrits de Madeleine Delbrêl. Il fait la connaissance de Karim de Broucker, Marseillais d'ascendance algérienne qui se pose la question d'une vocation religieuse en cité. Adopté tout petit par une famille chrétienne, Karim est catholique. Rapidement, le cardinal Panafieu souhaite qu'Henry et Karim puissent s'installer dans une autre cité. Henry le sait désormais : il va falloir fonder. Et ils choisissent la cité Saint-Paul pour installer leur communauté naissante.

La Fraternité Saint-Paul se trouve dans le XIII^e arrondissement de la cité phocéenne, celle qui compte la plus grosse proportion de logements sociaux de la ville. Onze ans après sa fondation, elle vit toujours ici, au cœur de la cité Saint-Paul dont elle a pris le nom, au premier étage du bâtiment B1, appartement 28. Située dans les quartiers nord de Marseille, elle est proche du centre commercial du Merlan, de la faculté Saint-Jérôme et du métro Saint-Just. La cité en cette saison n'a pas trop mauvaise allure. La municipalité a récemment rafraîchi les façades décaties de certaines barres construites à la hâte, à partir de 1962, pour accueillir les Français revenus d'Algérie. D'autres devraient bientôt être démolies. Ici, les immeubles ne font pas plus de cinq étages et les ribambelles d'enfants qui jouent à leur pied peuvent apercevoir l'azur sans se casser le cou. Les herbes hautes recouvrent en partie les ordures jetées des étages par certains locataires peu scrupuleux. Quelques chiffons sales et un slip forment une drôle de guirlande sur un platane.

Saint-Paul est un petit «village» peuplé en majorité par des familles comoriennes et algériennes. Des Tunisiens également, des Turcs et quelques «Gaulois». La Poste ne livre jamais de recommandés dans le quartier. Motif invoqué : «Zus», pour «Zone urbaine sensible». Environ 40 % de la population est au chômage ; les autres vivent de travaux précaires ou illégaux. Pourtant, durant les émeutes de novembre 2005, Saint-Paul est resté calme.

«Combien de temps allez-vous rester ?»

Ici, tout le monde connaît Henry. Les enfants se pressent pour venir saluer l'homme à la stature d'athlète qui arpente la cité de ses grands compas. L'un d'eux, en train de faire une acrobatie sur une palette en bois transformée en agrès de gym, l'interpelle : «Eh Henry ! Regarde-moi !» Beaucoup d'habitants de Saint-Paul se considèrent «comme le bas du panier. Ils ont besoin qu'on les admire et que quelqu'un soit témoin de leurs progrès ou de leurs réussites», explique ce dernier.

Au début, leur démarche a intrigué d'autant plus qu'elle est présentée comme purement désintéressée. «Lorsque nous sommes arrivés, les gens nous ont demandé combien de temps nous allions rester et où nous dormions le soir. Nous leur avons répondu que nous comptions bien vivre à Saint-Paul le plus longtemps possible et que nous allions également y dormir.»

Comme ses voisins, Henry loue ce logement à l'office HLM. Comme ses voisins et un certain... saint Paul, l'évangéliste de la Méditerranée. «À la fin du livre des Actes des Apôtres, il est écrit que Paul demeura deux ans dans un logis qu'il avait loué et où il enseignait la Parole de Dieu.»

En anglais, «voisin» et «prochain» se traduisent par le même mot. Cette anecdote linguistique conduit depuis l'origine la démarche d'Henry et ses frères de la fraternité qui se réclame du «nouveau monachisme» (voir encadré). L'intuition, qui a vu le jour dans les années 90, s'inscrit dans la grande tradition monastique. Henry et Karim, récemment rejoints par Jean-Pol, un prêtre belge, ont fait de leur appartement un monastère où les chambres font office de clôture. «Notre témoignage est inaudible si une relation d'amitié n'est pas préalablement construite», explique Henry. L'hospitalité y est pratiquée : ils assurent à tour de rôle une permanence d'accueil dans l'appartement, qui ne reste jamais vide.

Aujourd'hui, Leïla frappe à la porte. Illettrée, sans emploi et avec un fils emprisonné aux Baumettes, cette femme d'origine turque et indienne vient chercher de l'aide pour remplir un dossier de surendettement pour la Banque de France. «Quand c'est Henry qui remplit nos dossiers, ça marche toujours ! Il a une écriture de président !», lance-t-elle.

Comme tous les moines, les membres de la fraternité s'engagent à vivre le célibat. Ils subviennent à leurs propres besoins. Henry et Karim sont tous les deux professeurs à mi-temps : le premier au lycée Lacordaire, établissement réputé tenu par les Dominicains ; le second au collège Arenc-Bachas, classé en «Réseau d'éducation prioritaire». Trois soirs par semaine, les membres de la fraternité accueillent également quatre-vingts enfants dans le cadre d'un soutien scolaire. À cette occasion et sur la proposition d'Henry, des jeunes de Lacordaire viennent donner un coup de main. «C'est une manière d'ouvrir la cité sur l'extérieur.»

Dans le salon de l'appartement 28, les meubles sont poussés, des rallonges ajoutées à chaque extrémité de la table. Au mur, impossible de rater les icônes et les croix accrochées dans chaque pièce. «Nous sommes chrétiens et nous ne nous en cachons pas, car la transparence inspire la confiance.»

Un quatrième membre de la fraternité dans la banlieue d'Alger

Henry, Karim et Jean-Pol évoluent dans la cité au milieu d'une population très majoritairement musulmane : «Notre réponse au choc des civilisations, c'est de travailler avec des enfants qui, un jour, seront des adultes. Avant nous, ils n'avaient jamais vu de chrétiens ici», analyse Henry. Un état de fait entraînant des situations étonnantes comme Farid, parlant à Henry les yeux fermés : «Il ne voulait pas voir la croix que je portais, prétextant que le Coran l'interdisait».

En bon Anglo-Saxon pragmatique, Henry refuse de stigmatiser une population en raison de son appartenance religieuse. Si les membres de la fraternité ne sont pas dans le quartier pour faire du prosélytisme, Henry affirme que «le plus beau cadeau que nous puissions offrir à nos amis musulmans, c'est de leur faire connaître le Christ». Pour cela, Henry, Jean-Pol et Karim s'inspirent encore de saint Paul, «témoin par excellence de la charité de Dieu», selon Henry : «Sans la charité, la mission ne sert à rien ; tu n'es que le témoin de toi-même. Comme dans une BD dont les bulles n'auraient rien à voir avec le dessin : c'est inintelligible».

(1) Moine des cités – De Wall Street aux quartiers nord de Marseille, par Henry Quinson, Nouvelle Cité, 22 euros.

(2) Henry Quinson a d'ailleurs traduit l'ouvrage de John W. Kiser Passion pour l'Algérie, les moines de Tibhirine, prix 2006 des libraires Siloë, et a rendu hommage au plus jeune des Frères de l'Atlas en écrivant Prier 15 jours avec Christophe Lebreton, moine, poète, martyr à Tibhirine, Nouvelle Cité, 2007.

• Fraternité Saint-Paul, Cité Saint-Paul, Bât. B1, appt 28, 40, traverse de La Palud, 13013 Marseille (tél. : 04 91 66 26 06 ; <http://pagesperso-orange.fr/frat.st.paul/>).